

Ethnologies francophones d'Amérique et d'ailleurs. Sous la direction d'Anne- Marie Desdouits et Laurier Turgeon (Québec : Presses de l'Université Laval, 1997. 355 p., ISBN : 2-7637-7548-9.)

Katia Malausséna

Volume 20, numéro 1-2, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087752ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087752ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Malausséna, K. (1998). Compte rendu de [*Ethnologies francophones d'Amérique et d'ailleurs*. Sous la direction d'Anne- Marie Desdouits et Laurier Turgeon (Québec : Presses de l'Université Laval, 1997. 355 p., ISBN : 2-7637-7548-9)]. *Ethnologies*, 20(1-2), 249–255. <https://doi.org/10.7202/1087752ar>

blasé ne perçoit plus rien. Il rejette également l'image préconçue du touriste inutile opposé au voyageur utile. Pour lui, il n'existe qu'un touriste-voyageur qui pratique un tourisme de circulation de type « Terres d'Aventure ». Quant au tourisme de transplantation, il est l'œuvre du migrant-villégiateur. Derrière ce clivage se cachent trois manières de faire du tourisme issues de trois attitudes : la première est celle de l'observation conformiste, la deuxième se rapproche de la découverte contestataire et la dernière de la dissimulation furtive. L'auteur se défend de porter un jugement sur ces pratiques et considère que « le touriste-voyageur idéal est un ethnologue qui ne se prend pas au sérieux » (p. 111). Pourtant, il fait remarquer, avec une pointe de regret, que l'avenir semble de plus en plus s'ouvrir au migrant-villégiateur, plus sédentaire que nomade, se repliant sur le semblable, « non pour s'ouvrir à l'Autre mais se retrancher ».

Pour conclure, qu'en est-il des vacances des Français de nos jours ? Si on en croit André Rauch, « refuser de se joindre au mouvement des grands départs expose à une désocialisation », le mois d'août étant devenu le mois traditionnel de la ruée vers les plages ou les autres lieux de consommation surpeuplés. En effet, la France, en tant que pays de tourisme, accueille à la fois ses propres vacanciers et ceux venus de l'étranger. Actuellement, le tourisme français oscille entre deux grandes tendances opposées, celle des parcs de loisirs à la Disneyland empreint de modernité et celle du tourisme vert à la recherche de la fête partagée et de la tradition perdue.

MARTINE GERONIMI

Département de géographie et CÉLAT, Université Laval
Québec, Québec

Ethnologies francophones d'Amérique et d'ailleurs. Sous la direction d'Anne-Marie Desdouits et Laurier Turgeon (Québec : Presses de l'Université Laval, 1997. 355 p., ISBN : 2-7637-7548-9.)

La célébration du 50^e anniversaire des études de folklore et de la création des Archives de folklore à l'Université Laval, fut, en 1994, l'occasion de réunir, sous le patronage du CÉLAT, des ethnologues français, canadiens et américains, francophones ou anglophones afin de faire le point sur l'histoire de l'ethnologie francophone « d'Amérique du Nord et d'ailleurs », sur son évolution, ses nouvelles perspectives et sur les moyens de diffusion dont elle dispose

aujourd'hui. La commémoration fut, comme souvent, un prétexte à la réflexion sur le présent et à la préparation de l'avenir par le biais du rappel du passé. Au-delà de la place accordée à la spécificité des méthodes de chacun des intervenants, ce colloque a offert une perspective d'ensemble sur l'état de l'ethnologie actuelle et, par la mise en parallèle et la comparaison des approches possibles, a permis de prendre en compte la diversité, l'altérité et l'individuel au sein du général, du collectif.

La présentation d'ouverture donne un avant goût des principaux débats sous-tendant le colloque en montrant comment, suivant les étapes successives ayant jalonné la construction de l'ethnologie au Canada français, on est passé, depuis les origines, d'une « approche substantialiste ou essentialiste préconisant des cultures homogènes et authentiques, voire naturelles [...] à une conception plus constructiviste des identités qui me[t] l'accent sur le pluralisme culturel, sur les interactions culturelles et sur les phénomènes de transfert et de métissage » (p. xvii). Parallèlement, s'est aussi opéré le passage d'une vision nostalgique d'un passé à préserver sous peine d'une perte de l'identité collective à une perspective beaucoup plus contemporaine de l'ethnologie mettant l'accent sur l'ici et le maintenant. Ces changements ont bien sûr entraîné des revirements majeurs que chaque présentation illustrera à sa manière. Le corps de l'ouvrage rend ainsi compte des diverses ethnologies pratiquées actuellement, puisque cette discipline se décline désormais au pluriel. Ouverte à de nouveaux objets, de nouveaux terrains, chaque texte vient éclairer une facette de la discipline. Alliant la théorie à la pratique, de nombreuses pistes sont lancées quant aux méthodes de recherches à approfondir, quant aux moyens de diffusion possibles de l'ethnologie contemporaine et à venir.

L'ethnologie à l'Université Laval

Le premier texte, de Jean Du Berger, vient compléter et illustrer l'introduction en retraçant de façon plus détaillée l'histoire de la discipline à l'Université Laval. Ainsi, on est bien loin de l'époque des préfolkloristes du XIX^e siècle qui, dans la vague des romantiques européens, avaient pour principal souci de construire une identité nationale, une histoire patriotique aux dépens de l'objectivité scientifique. Si, à l'heure actuelle, il est de plus en plus difficile d'établir des frontières claires et définitives entre les disciplines des sciences humaines, il semble bien que, à l'époque, poésie, théâtre, roman, histoire et folklore s'enchevêtraient sans scrupules pour donner une vision bien orientée des faits et des personnages du passé. Pour l'abbé Casgrain, « L'histoire, si

poétique de notre pays [était] pleine de délicieuses légendes, d'anecdotes curieuses qui lui donnent tout l'intérêt du drame [...] »(p. 3). Tout tendait à assimiler la mise en récit du folklore à un genre littéraire.

Grâce aux travaux de Marius Barbeau, une méthode plus rigoureuse s'impose dans les années 1910 avec cependant quelques décennies de retard sur les États-Unis et l'Europe. Il s'agit pour lui de porter attention à toutes les formes de la culture traditionnelle, « les coutumes et mœurs quotidiennes, les superstitions, les fêtes et amusements, les contes et chansons, les arts, métiers, costumes [...] » (p. ix). C'est ainsi que sur les conseils de Franz Boas, il entreprend, dès 1914, la collecte et la publication systématique des traditions orales, mais cela toujours dans un esprit de reconstitution du passé, de sauvegarde d'une mémoire héritée d'une France lointaine dans le temps et dans l'espace, une mémoire menacée de disparition « devant le souffle niveleur du modernisme intellectuel et matériel » (p. 5).

Il faut attendre 1944 pour que la discipline accomplisse de grands pas en avant avec la reconnaissance institutionnelle qui s'est concrétisée par la fondation des Archives de folklore et par la création d'une chaire de folklore à l'Université Laval, laquelle fut attribuée à Luc Lacourcière. Le grand projet de ce dernier était de faire un inventaire complet des publications et de poursuivre les recherches dans le but de redonner un statut majeur au folklore canadien, de rattacher ses contes et légendes aux mythes du folklore universel. Il garda la responsabilité des Archives jusqu'en 1974.

Après la vague nationaliste qui poussa les gouvernements (fédéral et provincial) à engager une politique culturelle de valorisation du patrimoine, l'approche universitaire se défit du *leadership* gouvernemental avec, notamment, la création du CÉLAT, en 1975, qui renouvela les perspectives de la discipline. L'accent fut tout d'abord mis sur la mémoire collective puis sur la formation des espaces identitaires à travers des thématiques diverses comme l'interculturalité, les dynamiques interrégionales, les transferts culturels, le patrimoine vivant ou encore l'ethnologie urbaine : la réflexion devint plus théorique, interdisciplinaire, comparative. Depuis les années 1990, elle s'est élargie à d'autres aires géographiques et culturelles.

L'évolution de l'ethnologie à l'Université Laval est sensible par exemple, à travers l'évolution de l'étude de la culture matérielle. Comme le montre Jean-Claude Dupont, les objectifs ont changé au fil des mutations globales de la discipline. Ainsi, s'il s'agissait au départ de « sauver de l'oubli les arts et métiers

de nos ancêtres » (p. 27), l'intérêt s'est porté, à partir des années 1970, sur les objets eux-mêmes, « sur l'étude de leur fonctionnement au service des humains » (p. 27). Ce domaine de recherche a élargi ses perspectives en s'intéressant à l'artisanat, aux arts populaires, à l'architecture, aux équipements domestiques, en puisant ses sources dans de multiples formes de documents (actes notariés, témoignages d'enquête orale, iconographie etc.) et enfin, en ne portant plus seulement son attention sur les milieux ruraux des XVIII^e et XIX^e siècle mais aussi, désormais, sur le contexte urbain contemporain.

Les grandes évolutions de la discipline

Les quatre premiers textes de l'ouvrage émanent de chercheurs rattachés à l'Université Laval. Malgré toute leur aptitude au « décentrement », à l'ouverture sur l'autre et sur l'ailleurs, des regards extérieurs sont nécessaires à la réflexion. Ainsi, le colloque a fait appel à de nombreux intervenants extérieurs à l'Université Laval, au Québec, voire au Canada, ces derniers étant à la fois tous autres et semblables, puisque, malgré leurs origines diverses, ils étaient pour la très grande majorité francophones. La confrontation de ces présentations rassemblées au sein d'un même recueil dévoile les multiples dimensions de l'ethnologie actuelle et les principaux revirements épistémologiques, thématiques, méthodologiques et institutionnels qui ont fini par lui donner son visage contemporain. Chaque texte, à travers son objet d'analyse, reflète ces quatre aspects.

Il ressort tout d'abord que le statut même de la discipline a radicalement changé depuis ses premiers pas. Comme il a déjà été mentionné, elle n'est plus engagée au service d'une idéologie nationaliste. Si elle est toujours tournée vers l'étude des identités collectives, des pratiques culturelles propres à chaque nation, province, région ou localité, c'est plus dans le but de les comprendre que de les glorifier, de faire émerger une complexité en mouvement que de les figer par d'artificielles réifications. Par ailleurs, le statut de l'ethnologie a changé dans ses rapports avec les autres disciplines et le dialogue est désormais indispensable avec l'anthropologie, la sociologie, l'histoire, l'histoire de l'art, l'architecture ou encore la muséologie, ce qui amène les ethnologues et les autres chercheurs à repenser réciproquement leur approche.

Ainsi, malgré les sphères d'incommunicabilité qui persistent entre l'archéologie et l'ethnologie, Marcel Moussette analyse leur complémentarité et leurs similitudes et montre que « la continuité entre le présent ethnographique

et le passé archéologique peut être facilement reconnaissable, assurant un usage bien justifié de l'analogie ou homologie ethnographique pour interpréter les traces et vestiges matériels mis au jour ». En plus d'une ouverture au sein même du milieu universitaire, l'ethnologie se doit de dialoguer avec de nouveaux partenaires, du service public ou privé, par exemple les musées.

Pour ce qui est des thématiques de recherche, il apparaît que si une grande place est encore accordée aux thèmes « classiques » de l'ethnologie (les fêtes, les chants, les costumes etc.), des réajustements sont nécessairement effectués. Si, par exemple, l'on ne peut plus directement parler de « rites de passage » dans la France actuelle, Michel Bozon réactualise le terme en évoquant les « premières fois » des jeunes français.

À côté de ces « réadaptations », l'ethnologie explore de nouveaux territoires comme la ville (p. 150-159), le monde du sport (137-149) (comme pratique et spectacle) ; elle dialogue avec d'autres mouvements et courants de pensée qui agitent les sociétés. Ainsi, Diane Tye et Pauline Greenhill ont-elles proposé, dans une optique féministe, une approche ethnologique de la condition des femmes. La discipline rejette aussi les ponts avec la littérature, non plus à la façon des folkloristes, mais en faisant du folklore une langue que les écrivains de la Caraïbe francophone se sont réappropriée pour créer au-delà des clichés de l'« exotisme », une littérature qui leur ressemble, pour mettre en récit leur créolité (p. 225-238).

Troisième axe développé par les intervenants, celui des méthodes de recherche qui participent aussi à l'évolution générale de la discipline. Les récits de vie, le travail sur les documents écrits viennent compléter les études traditionnelles de terrain. L'exemple le plus significatif est peut-être celui de l'ethnologie appliquée, telle que pratiquée par Jean Simard dans le domaine d'un patrimoine religieux menacé de disparition. Par le biais de la « recherche-action », le chercheur devient acteur et réciproquement, le souci premier restant de permettre aux collectivités de gérer leur patrimoine sacré, de redonner un sens à un héritage architectural qui a perdu sa fonction originelle.

Enfin, émerge de l'ensemble des textes, la dépendance de la discipline vis-à-vis des institutions. L'ethnologie n'a pu, par exemple, se développer réellement au Québec qu'après sa reconnaissance universitaire en 1944. En France, l'État exerce un contrôle sans pareil par le biais, d'une part, du ministère de la Culture dont dépend la Mission du patrimoine ethnologique et, d'autre part, du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. Cependant, cette

présence gouvernementale n'est pas propre à la France, puisque Laurier Turgeon montre très clairement que « le projet intellectuel de la revue *Canadian Folklore Canadien* n'est pas étranger au projet politique de l'État fédéral canadien qui repose sur le bilinguisme et le multiculturalisme ». Cette affiliation est aussi visible à travers les subventions gouvernementales accordées à la revue.

Convergences et divergences

D'une façon générale, l'ethnologie a, dans toutes les aires géographiques considérées, subi de grands changements. Sous les effets de l'urbanisation, du développement des technologies, de l'exode rural et de l'immigration, les structures familiales, les modes de socialisation, les croyances religieuses, les comportements, l'environnement matériel des sociétés ont radicalement changé au cours du siècle. Par ailleurs, la vague de nationalisme qui a soufflé sur le Québec dans les années 1960 a profondément modifié les mentalités. Bref, tous ces facteurs externes ne pouvaient que remettre en question l'ethnologie et sa façon d'envisager le monde mouvant qu'elle se propose d'observer.

Par conséquent, nous l'avons vu, les terrains, les objets d'étude, les méthodes ont changé, mais surtout, plus profondément, les concepts de base ont été repensés au vu des évolutions des idées et du monde contemporain. Le sens même de concepts piliers est à redéfinir. Les notions de tradition, de patrimoine ne recouvrent plus les mêmes réalités qu'autrefois, de la même façon, il est difficile aujourd'hui de parler d'identité, de représentations collectives comme auparavant. La culture et l'identité ne sont plus envisageables comme entités figées, closes, et leur étude implique la prise en compte de facteurs dynamiques, mouvants, jadis ignorés. En outre, existe-t-il encore des « cultures nationales » ? Comment intégrer la problématique du multiculturalisme dans les schémas d'analyse de l'ethnologie, comment reconnaître et redonner une place à la multiplicité des identités individuelles, aux minorités qui coexistent au sein de tout groupe ?

Malgré ces mutations qui ont touché le corps entier de l'ethnologie, il reste de nombreuses disparités qui distinguent les méthodes et les axes de recherche selon les régions, selon l'approche privilégiée par chaque chercheur. En fait, il apparaît que la grande caractéristique de l'ethnologie soit son adaptabilité à des situations particulières et que les modalités mêmes de sa pratique reflètent les réalités sociales, économiques, politiques de son terrain d'observation. Derrière la façon dont est pratiquée l'ethnologie au Québec, en

Ontario français, en Acadie, dans l'Ouest canadien, en France etc., on peut lire les conflits politiques, ethniques, linguistiques, historiques qui animent ces provinces et nations, on peut évaluer le statut de ses grandes institutions (Église, État, Université) et des différents groupes qui la composent.

Discipline à portée politique et éthique l'ethnologie doit-elle, comme le suggèrent certains dans leur présentation, assurer un rôle social, doit-elle faire plus d'effort pour s'extraire des cadres universitaires et se faire une place dans la vie de la cité ? Si tel est le cas, se pose la question des moyens de diffusion à adopter. Les revues, restant cantonnées à un public spécialisé, sont insuffisantes. De grands pas sont encore à accomplir dans le domaine de la muséologie, et l'implication plus directe de l'ethnologue dans la vie collective et les débats qui l'animent reste à préciser. Enfin, toutes les portes de l'altérité n'ont pas été ouvertes par l'ethnologie et d'autres dialogues restent à établir car, ainsi que le souligne Laurier Turgeon dans sa présentation, les regards des chercheurs canadiens sont encore fortement ethnocentrés de par le choix des thématiques et des terrains d'observation, à l'heure où l'ethnologie française s'ouvre de plus en plus au reste de l'Europe et que, aux États-Unis, les recherches dépassent largement les frontières nationales.

KATIA MALAUSSÉNA

*Université Paris XIII (CRIDAF) et Université Laval (CÉLAT)
Paris, France et Québec, Québec*

Culture, institution et savoir. Sous la direction d'André Turmel (Québec : Presses de l'Université Laval, collection « Culture française d'Amérique », 1996. 230 p., ISBN : 2-7637-4798-9.)

Il y a trois ans, le sixième séminaire sur la culture d'expression française en Amérique du Nord invitait chercheurs et praticiens des institutions à se pencher sur les relations que les institutions entretiennent avec la culture, aussi bien comme porteuses que comme productrices des « modes d'intelligibilité du réel » (p. 1). Constatant « le retour du concept d'institution », le directeur de la rencontre, le sociologue de l'enfance André Turmel, proposait une définition ouverte « un ensemble de dispositions et d'aménagements qui sont culturellement et socialement construits autour d'une activité sociale et qui tendent à se perpétuer dans l'espace et le temps » (p. 8). Les onze contributions